

La porte

Elsa sortait tout juste d'une dépression liée à un burn out qui l'avait amenée à quitter son précédent emploi lorsqu'elle tomba sur cette offre. Le descriptif était relativement court et imprécis.

« Cherche personne volontaire pour participer à une étude scientifique sur les conséquences de l'enfermement et de l'isolement. Vous serez logé et nourri et bénéficierez d'une prime mensuelle de 3000 euros. »

Les fins de mois étant difficiles, Elsa n'hésita pas longtemps avant de candidater. Après plusieurs entrevues qui permirent de préciser les conditions de l'étude, elle put s'installer dans sa nouvelle demeure.

La maison était située au sommet d'une petite montagne, dans une clairière entourée d'une épaisse forêt de sapins. Les plus proches voisins étaient les oiseaux des arbres environnants.

Elsa avait convenu d'accepter certaines règles. Elle ne pourrait avoir de contact avec quiconque pendant toute la durée de l'expérience, quelle que soit leur nature. Chaque fin de semaine, elle devrait déposer dans la boîte aux lettres de la porte d'entrée un court rapport de sa situation où elle expliquerait ses ressentis et la manière dont elle avait occupé ses journées. Elle avait également consenti à être filmée dans la pièce à vivre. Enfin, elle s'était engagée à ne jamais, sous aucun prétexte, ouvrir la porte métallique située au milieu du salon, juste derrière le large canapé en cuir. Elle pouvait à tout instant décider d'interrompre l'expérience si elle le souhaitait.

Elsa n'était pas autorisée à sortir mais, la large baie vitrée qui donnait sur l'extérieur la satisfaisait amplement. Elle pouvait entendre le bruissement du vent dans les branchages, observer la danse des nuages sur les cimes et s'enchanter de l'insouciance des animaux qui passaient régulièrement sous ses fenêtres. Non, vraiment, elle ne regrettait pas d'avoir accepté ce travail.

Elle passa la majeure partie de sa première journée à lire, pelotonnée dans une grande couverture de laine, assise dans un fauteuil en rotin. Le soir, elle profita des légumes fraîchement livrés par le biais de la boîte aux lettres pour se concocter une soupe onctueuse qu'elle agrémenta d'un peu de pain grillé. Deux œufs à la coque vinrent compléter ce repas. Elle s'endormit tôt. Tout était calme, paisible, et seul le souffle du vent dans la cheminée venait parfois troubler ce silence.

Vers deux heures du matin elle se réveilla et alla se servir un verre d'eau. Alors qu'elle retournait dans le noir, à tâtons, vers sa chambre, elle remarqua la lampe rouge allumée au-dessus de la porte de métal. Elle clignotait.

- Bizarre, se dit-elle. Je ne l'avais pas remarquée.

Le lendemain matin, les choses devinrent plus étranges encore. Alors qu'Elsa moulait des grains de café pour son petit-déjeuner, elle entendit des sons étouffés semblant provenir de derrière la porte. Des frottements, comme si quelque chose était trainé au sol et, par moment, des tintements.

Elle s'approcha de la source des bruits avec hésitation et vint coller son oreille contre la serrure. Rien. Elle avait dû rêver. Elle s'empressa de consigner cet événement dans son carnet, le mettant sur le compte du manque de contact avec l'extérieur.

Dans les jours qui suivirent la fréquence des bruits s'intensifia. Elsa entendait parfois des gémissements, des sanglots qui paraissaient atténués par la présence d'un bâillon. La panique l'avait désormais gagnée. Elle dormait mal la nuit, toujours aux aguets, cherchant à entendre, à comprendre ce qui se déroulait derrière cette porte. Les journées s'étiraient, interminables. Elsa avait déserté le salon et se réfugiait la plupart du temps dans sa chambre d'où les sons parvenaient plus difficilement. Elle en oubliait même de manger.

Au treizième jour, elle demanda, par l'intermédiaire de la boîte aux lettres, à ce que lui soit fournie une paire de bouchons d'oreilles. La nuit suivante, elle parvint enfin à trouver le sommeil bien que celui-ci fut agité. Dans ses rêves, un homme, dont le visage était masqué par une large capuche sombre, séquestrait des petites filles décharnées derrière la porte. Elles étaient enchaînées à un poteau central et baignaient dans l'urine et les excréments. Elle se réveilla le lendemain, ruisselante de sueur, sa chemise de nuit collée à sa peau, le souffle coupé. Cette situation ne pouvait plus durer.

Elle devait ouvrir cette porte si elle ne voulait pas être responsable d'une tragédie. Elle s'arma d'un couteau de cuisine et s'approcha de la poignée. Elle tremblait. Elle repensa aux conditions de son embauche. Si elle ouvrait cette porte, elle signerait la fin de son contrat et de son confortable salaire. Elsa entendit le pêne de la porte grincer sous le poids de sa main. Elle la retira précipitamment. Elle n'était pas prête à tout perdre pour ce qui était, sans doute, une hallucination auditive due à l'isolement et l'interdiction de passer ce seuil.

L'expérience se poursuivit donc, entrecoupée de bruissements, de vagues cris et de cas de conscience pour Elsa. A la fin du premier mois, elle s'aperçut qu'elle ne prêtait presque plus attention à la porte et ses mystères. Elle réinvestit le salon et pallia les nuisances sonores par la diffusion quasi permanente de musique classique.

Les journées s'écoulaient à nouveau agréablement. La porte n'était plus qu'un lointain souvenir et Elsa ne la mentionnait d'ailleurs plus dans ses comptes rendus hebdomadaires.

Un jour, pourtant, Elsa fut troublée par l'épaisseur du silence environnant. Pour la première fois, les bruits derrière la porte s'étaient tus. Alors qu'elle aurait dû être soulagée, elle ressentit une vive angoisse.

- Et si la « chose » était morte ?, s'inquiéta-t-elle.

Elle ne parvenait pas à s'autoriser à penser à une personne. Cela l'aurait conduite à envisager sa propre culpabilité, sa propre responsabilité. Elle avait déjà trop souffert par le passé et méritait à présent un peu de légèreté, un peu d'insouciance.

Les jours d'après, elle passa d'avantage de temps à roder dans le salon, musique éteinte. Régulièrement elle s'approchait de la porte, allant jusqu'à taper doucement dessus, dans un espoir inavoué d'avoir une réponse. Rien n'y fit. Plus aucun bruit ne parvenait de derrière ce mur.

Ce dimanche-là, dans son rapport, elle fit part de ses interrogations et de ses inquiétudes concernant les événements auxquels elle avait été confrontée. Le lundi elle reçut une réponse succincte :

« Ne vous préoccupez pas de la porte et poursuivez votre expérience. Vous vous débrouillez admirablement bien. »

Elsa fut immédiatement rassérénée et occulta la petite voix qui chuchotait dans sa tête que la situation était passablement étrange.

Cette nuit-là, les cauchemars revinrent à la charge. C'était cette fois une jeune femme à l'agonie qui se cachait derrière la porte. Autour d'elle, une mare de sang s'élargissait au rythme de ses râles. Quelque part dans l'ombre, deux yeux jaunes brillaient. Elsa pouvait y lire le vice et la jouissance. Quand des ricanements se mirent à résonner de plus en plus fort dans ses oreilles elle s'éveilla en sursaut.

Elle pleura une bonne partie de la matinée sans trop savoir pourquoi. Était-ce l'idée que quelqu'un souffrait, peut être depuis des semaines, à seulement quelques mètres d'elle ? Ou alors l'épuisement moral de n'avoir personne à qui parler, à qui partager ses doutes ?

Des souvenirs qu'elle aurait préféré oublier lui revinrent en mémoire. Particulièrement cette fois où, alors qu'elle rentrait d'une soirée, et qu'elle se trouvait dans le métro, elle fut abordée par un homme. Il commença à lui parler avec insistance, lui disant combien elle était attirante. Elle avait d'abord cherché à s'en éloigner sans le vexer mais n'avait réussi qu'à attiser sa haine. Il l'avait alors plaquée contre un mur, avait approché son

visage du sien, si bien qu'elle pouvait sentir son haleine, mélange de tabac froid et de remontées gastriques. Son estomac s'était soulevé et elle avait cru vomir. C'était avant que son agresseur, enhardi par son manque de répondant, tente de glisser ses mains sous sa veste. Elle avait hurlé. Par chance, des passants arrivaient à sa hauteur dans le couloir du métro. Elle y avait vu son salut. En réalité, ils n'avaient fait que passer. A peine avaient ils jeté un coup d'œil dans sa direction. Tous avaient compris ce qu'elle était en train de subir et personne n'avait réagi.

Ce soir-là, Elsa avait perdu un peu plus que sa foi en l'espèce humaine.

Elle ne voulait pas être de ces personnes qui ferment les yeux pour ne pas être témoins des atrocités qui les entourent. Alors, une nouvelle fois, elle se dirigea vers la porte, déterminée.

Le temps paraissait s'être arrêté. Alors que la poignée cédait peu à peu le cœur d'Elsa s'emballait. Enfin, la porte se détacha du chambranle. Elle la tira vers elle pour révéler ce qu'elle dissimulait.

Le choc lui coupa le souffle. Pendant quelques secondes elle fut incapable de digérer l'information que ses yeux envoyaient à son cerveau. Derrière la porte, il n'y avait rien, rien qu'un mur. Un simple et banal mur de briques. Il n'y avait pas de pièce cachée, encore moins de personne séquestrée. Elle était seule dans cette maison et l'avait toujours été.

Elle était sur le point de défaillir quand la lumière rouge se remit à clignoter frénétiquement et qu'une voix s'éleva depuis les enceintes du salon.

« Félicitations. Vous êtes arrivée au bout de votre expérience. Votre prédécesseur a mis plus d'un an avant d'ouvrir la porte. Nous n'avons pas été très honnêtes avec vous. Il ne s'agissait pas réellement d'une étude sur les effets de l'enfermement mais d'une expérience similaire à celle de Milgram, visant à examiner le comportement d'un individu soumis à un dilemme. Obéir à l'autorité et ne pas ouvrir la porte au détriment potentiel de la vie d'une personne ? Ou oser désobéir, risquer la perte de son emploi, pour aller au secours de son prochain ? Vous avez choisi la seconde option. »

Tout faisait sens à présent. La porte n'était qu'une boîte de Pandore des temps modernes. Avec le soulagement vinrent la honte et la culpabilité. Et s'il y avait eu quelqu'un, que serait-il devenu ?

On vint chercher Elsa quelques instants plus tard. On l'aida à faire ses bagages et elle fut raccompagnée chez elle. On la rassura sur son avenir. Elle continuerait à percevoir un salaire équivalent pendant les six prochains mois. Une telle expérience nécessitait du temps pour se remettre, digérer l'information, avant de passer à autre chose.

Ce soir-là, dans son appartement de célibataire, entourée par des dizaines de voisins, des centaines d'immeubles et des milliers de personnes, Elsa se sentit plus seule que jamais. Elle n'avait pas été digne de sa promesse faite à elle-même, celle d'être forte, de savoir s'élever contre les injustices et d'affronter l'altérité. Elle avait préféré garantir son confort, elle avait fermé les yeux.

Cette nuit-là, Elsa avait sans doute un peu trop bu, elle était aussi trop bouleversée pour penser clairement. Un verre à la main, elle ouvrit la fenêtre donnant sur le balcon, s'aida d'un pot de fleurs retourné comme d'un marchepied et monta sur le rebord. Elle surplombait la rue. La ville était si jolie dans le noir, les voitures s'assimilaient à de petites lucioles hyper actives. Un couple était en train de s'enlacer joyeusement. Une vieille dame promenait son caniche en marchant à petits pas, le dos vouté. Au loin, des exclamations et des klaxons venaient troubler la quiétude de cette soirée.

Elsa choisit ce moment pour s'envoler. C'était tout de même plus poétique que de parler de suicide et Elsa aimait la beauté, celle des mots et celle des actes.

Sur la table de la cuisine elle avait laissé un mot, comme une excuse d'être partie trop vite, de ne pas avoir dit au revoir, ou d'avoir dérangé. Dans cette lettre d'adieu, elle regrettait simplement de ne pas avoir su désobéir plus tôt.